

Jacques T. GODBOUT, *Le don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo oeconomicus*. Montréal, Boréal, 2000, 189 p., bibliogr.

David Le Breton

Volume 26, Number 1, 2002

Politiques jeux d'espaces

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000724ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000724ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Breton, D. L. (2002). Review of [Jacques T. GODBOUT, *Le don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo oeconomicus*. Montréal, Boréal, 2000, 189 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 26(1), 222–223.
<https://doi.org/10.7202/000724ar>

Jacques T. GODBOUT, *Le don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo æconomicus*. Montréal, Boréal, 2000, 189 p., bibliogr.

Si le marché est dominé par le principe de l'équivalence et la recherche du profit et de l'intérêt personnel, il n'en va pas de même dans la sphère des réseaux ou de la famille où règne à l'inverse le miroitement infini du don et de la dette. Les cadeaux, les services échangés (services rendus, comme on dit souvent) et l'hospitalité forment les trois rubriques de ces échanges où l'on donne à l'autre sans esprit de calcul, c'est-à-dire sans en attendre nécessairement un retour en termes équivalents, même si des signes de reconnaissance s'imposent *a minima* (remerciement, repas, services, etc.). La dette contractée est informelle, elle mobilise un rendu lié aux besoins spécifiques de celui qui a donné en premier. La réciprocité est de mise mais fondée plutôt sur l'échange, l'affection, l'amitié, la tradition, loin de toute recherche d'intérêt (même s'il peut également être présent).

Le don est d'une autre sorte avec les étrangers, car il est fait sans retour, unilatéral, il n'oblige personne puisque l'autre est inconnu : bénévolat, action humanitaire, aumônes sont de cet ordre. Même si parfois le donateur s'inscrit dans une dette intime, car il considère, ailleurs, avoir beaucoup reçu. La laïcisation de l'humanitaire a déplacé les anciennes motivations religieuses, mais elle n'en a pas vraiment changé les valeurs.

Pourtant certaines formes du don soulèvent des réticences car elles ne sont pas sans danger, s'agissant notamment de personnes étrangères. L'obligation de rendre qui accompagne celle de recevoir n'est pas toujours inoffensive ou heureuse comme dans le cas des réseaux ou de la famille, elle peut même être vécue comme un piège. La greffe d'organes en est une illustration saisissante. Recevoir l'organe d'un autre plonge le greffé dans une dette impossible à combler, non seulement par la nature du don, mais aussi à cause de la mort du donneur. De l'angélisme du don on passe alors à la tyrannie de la dette. Le greffé se débat parfois avec le sentiment d'être possédé, hanté par cet autre inconnu à qui il doit la vie ou une meilleure santé, mais au prix d'une « cohabitation » difficile. Il y a parfois de bonnes raisons de ne pas donner ou de ne pas accepter : quand le mouvement du don s'accompagne d'un risque identitaire majeur pour le receveur ou le donneur.

La raison utilitaire suggère qu'en agissant rationnellement l'acteur est en quête d'une optimisation de ce qu'il vise. Elle subordonne l'affectivité à la raison. L'acteur est censé choisir selon le meilleur résultat, soupesant coût et bénéfice afin de prendre une décision judicieuse en termes d'intérêt. *L'homo æconomicus* instrumentalise le monde et ses décisions propres pour obtenir le meilleur gain, pour lui l'intérêt mène le monde. Il libère l'individu de toute dette grâce à l'impersonnalisation du modèle marchand et à l'équivalence généralisée de l'argent. Le bien public tiendrait dès lors à la conjugaison des égoïsmes. Mais Jacques T. Godbout n'a guère de peine à discréditer ce modèle du choix rationnel, en fait toujours sous l'égide des émotions, des sentiments, et qui, au mieux, ne s'exerce que dans une région très limitée de l'activité humaine. Le don ne relève pas du modèle marchand, n'étant pas fondé sur un principe d'équivalence ou une quête d'intérêt ; ce n'est pas un troc, car selon les figures, le donateur ne s'attend pas nécessairement à recevoir, et parfois il reçoit nettement « moins » ou nettement « plus » que ce qu'il avait donné. La dette en est un élément fondateur comme l'équivalence l'est pour la rationalité marchande.

Le modèle holiste (qui se réfère notamment à l'œuvre de Louis Dumont) ne lui paraît pas davantage pertinent, fondant son explication sur l'intériorisation de normes impératives

privant l'individu de toute autonomie, occultant les ressources de sens qui font de l'individu un maître d'œuvre de son existence. Aucun de ces deux paradigmes ne permet de penser le mouvement social du don. Réciprocité, affection, amitié, circulation du sens, confiance, sentiment de reconnaissance à l'égard de l'autre du simple fait qu'il existe (voir l'œuvre de Simmel), célébration tranquille du fait d'être ensemble, l'homme est bien un *homo donator*. Godbout affirme la « pulsion du don », la prévalence de l'« appât du don » sur l'« appât du gain ». Dans le prolongement de son ouvrage précédent avec Alain Caillé (1995), de Caillé (2000), ou des recherches menées par la *Revue du MAUSS* dont il est un artisan majeur, Godbout nous donne un ouvrage formidablement stimulant, d'une écriture transparente nourrie de maints exemples et dont les enjeux éthiques sont, bien entendu, considérables.

Références

GODBOUT J. T. et A. CAILLÉ, 1995, *L'esprit du don*. Montréal, La découverte et Boréal.

CAILLÉ A., 2000, *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*. Paris, Desclée de Brouwer.

David Le Breton
Faculté des sciences sociales
Université de Strasbourg II - Marc Bloch
22 rue René Descartes
67084 Strasbourg cedex
France
davidlebreton@evc.net

Ethnologie française, « Envers et revers de la transmission », vol. 30, n° 3, 2000, 145 p.

La transmission est un objet fécond en anthropologie en ce sens qu'elle représente un outil de la continuité sociale. Les auteurs de ce numéro d'*Ethnologie française* exposent la complexité de ce phénomène, qui révèle une multitude de situations intermédiaires notamment entre les deux pôles que constituent le désir de transmission et celui de transmettre.

La sémiologie, rappelle Marie Treps en utilisant les outils lexicographiques, montre que le sens d'un mot ne se réduit pas à la somme de ses emplois, et en cela, du point de vue de l'étymologie et de l'évolution sémantique, « transmission » et « transmettre » ont des emplois particuliers. Pour la passation, c'est d'abord la nature de l'objet à transmettre et la charge symbolique qu'il représente qui en définissent la portée sociale. Liliane Kuczynski évoque comment les marabouts qui se déplacent entre France et Afrique sont investis de pouvoir dans un contexte parisien modifiant les modes de transmission de leur savoir. L'acquisition de cet état ne se peut que par la médiation d'ancêtres dont le légataire est à jamais redevable. La transmission a alors pour corollaire le contre-don. Dans ce même bouleversement culturel, Catherine Choron-Baix montre le décalage que vivent les membres de la diaspora lao de France de retour au pays, entre une mémoire collective élaborée en exil et la réalité du Laos elle-même : à la fois un mélange de référence aux ancêtres et un besoin de nouveauté. Mais le modèle transgénérationnel peut basculer vers l'intragénérationnel ou